



ABONNEMENT. Paris et départements : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr. — Le numéro, 40 cent. — Pour la Belgique, la Suisse et le royaume d'Italie, 1 fr. en sus par année. — Administration, Abonnement et Rédaction chez MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56, à Paris. — Directeur-Gérant : LE V^{te} L. DE DAX.

Sommaire. — Notes sur l'ostréiculture, par M. le vicomte DE DAX. — Histoires de renards (*fin*), par M. H. E. CHEVALIER. — Un Kraal dans l'île de Ceylan, par M. DE TRÉGOMAIN. — Le racoon, par M. H. DE LA BLANCHÈRE. — Chasse aux bouquetins, par M. D. — Voyage autour du monde : Siam, Java et Canton, bibliographie, par M. le vicomte DE DAX. — Lettres de nos abonnés. — Comment on devient un chasseur distingué, par M. PLICK. — Echos de la Chasse illustrée, par M. H. CHATILLON.

AU PROCHAIN NUMÉRO

nous commencerons la publication du

MOUSSE DE LA MARIE-LOUISE,

nouvelle du plus palpitant intérêt, par notre collaborateur

M. LE MARQUIS DE CHERVILLE.

NOTES SUR L'OSTRÉICULTURE.

(Voir les n^{os} 31 et 32.)

Avant de décrire le dragage des huîtres, il est bon, je crois, de faire connaître à ceux de mes lecteurs qui ne se sont pas occupés de la question, quels sont les moyens de surveillance et le personnel que l'administration maritime française emploie pour sauvegarder, autant que possible, les intérêts de tous; mais comme leur action est multiple et embrasse toutes les pêches en général, je ne me préoccuperai que de ce qui concerne spécialement celle des huîtres, laissant de côté les rouages et les engrenages compliqués qui, fonctionnant de la circonférence au centre, font marcher la grande machine administrative dont le régulateur, le pendule et la clef, sont à Paris.

Partout où se trouvent des banes, des gisements d'huîtres, naturels ou factices, la surveillance est exercée

d'abord par des officiers de marine, commandant des avisos à vapeur, dont le stationnement ordinaire est désigné par le préfet maritime, mais qui rayonnent dans tous les quartiers soumis à leur inspection; puis par des officiers marinières, commandant des péniches, qui n'ont à surveiller que le quartier qui leur est affecté.

Ces premiers moyens d'action sont augmentés d'un personnel en sous-ordre, tel que : les inspecteurs des pêches, les syndics des gens de mer, les gardes-maritimes, gardes-jurés et les prud'hommes, dont l'autorité est toute locale et ne peut s'exercer en dehors de certaines limites.

Tous les ans, dans la première quinzaine du mois d'août, des commissions, dont la composition est indiquée au titre de chaque quartier, sont chargées de visiter les anciens banes et de constater si des huîtrières se sont formées récemment, ou s'il en a été découvert de nouvelles.

Après cette visite et ces constatations, les commis-



Entre deux feux.

*Certifié conforme au tirage,
Pour M. Paul Firmin Didot*

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

PAR M. DE BEAUVOIR, 2^e VOLUME (1).

JAVA, SIAM, CANTON.

Dans un premier compte-rendu du mois dernier, nous avons dit quelques mots du pittoresque et instructif voyage en Australie, accompli par M. de Beauvoir, en compagnie d'exilés illustres devant lesquels les difficultés s'effaçaient, et les obstacles tombaient. C'est en Océanie que nous avons suivi les heureux voyageurs; pénétrons avec eux aujourd'hui dans une partie du monde qui offre un aspect tout différent, et qui mérite une étude des plus approfondies, en Asie.... Ils débarquent à Batavia!....

Là, tout rappelle l'Europe, et garde les traces de la domination des Hollandais. C'est une vie de luxe, de commerce, d'activité, unie à une vie de mollesse, de repos forcé par le climat. Le mélange des races y a amené d'étranges contrastes. Leurs vices se confondent, se croisent, se développent avec violence sous un ciel de feu. L'homme y vit de passion et de soleil; il est emporté, par la fièvre et le désir du gain, plus loin que nous ne pouvons le comprendre en Europe sous nos climats plus tempérés.

Ce qui charme les voyageurs, c'est la nature en elle-même, une végétation si belle, si riche, que tout semble déborder de terre, et que les fleurs atteignent les proportions des arbres. Les feuilles sont comme d'immenses abris, placés par la Providence pour que l'homme s'y repose et s'y rafraîchisse.

Deux épisodes, qui rentrent tout d'abord dans notre cadre, sont rapportés par M. de Beauvoir. Le premier est une chasse aux crocodiles, dont nous mettons le récit sous les yeux de nos lecteurs.

Le 18 novembre 1866, avant quatre heures du matin, notre joyeuse colonne française était emmenée au galop par l'aimable résident M. Hoozevee, renforcée de sept ou huit chasseurs du pays. Tout est commandé pour cette chasse officielle aux crocodiles : voitures à quatre chevaux pour aller jusqu'au quai; canonniers pour sortir de la rade, longer la côte et gagner une rivière qui se jette dans la mer au milieu des bouquets de palétuviers; canots de la marine royale et pirogues malaises....

Il est six heures du matin quand la canonniers mouille sur la barre de la rivière; nous nous disséminons dans des pirogues, et nous écarquillons les yeux pour pénétrer les grandes herbes qui couvrent les bords boueux, pour sonder une eau vaseuse et jaune; mais rien ne paraît. Notre pirogue glisse silencieusement, grâce aux pagaies, entre des bouquets touffus de plantes aquatiques, de lianes vénéneuses qui nous ombragent, et où mille serpents vert foncé et bleu jaunâtre se faufilent et se cachent : quelques-uns la tête haute de deux pieds au-dessus du niveau de l'eau, traversent fièrement à la nage, comme pour nous défier.

Vers dix heures, tandis que le soleil commence à nous rôtir de ses rayons dévorants, que les nuées nauséabondes des miasmes nous prennent aux tempes et à la gorge, voici des globules d'air qui bouillonnent à la surface, à quatre pas de nous. Attention! c'est un crocodile qui respire.... Les acolytes amateurs, pendant ce temps, font voler des bouchons de champagne; pour nous, anxieux, sur l'avant nous espérons le monstre.

A quatre-vingts pas, un léger remous s'agite, des ondes concentriques se soulèvent, et une longue arête noire et dentelée (je lui donne de vingt à vingt-deux pieds), paraît comme une flèche rebondissante à la surface de l'eau, puis replonge pour poindre encore un peu plus loin. Malgré un angle de tir aussi aigu, malgré la distance et la dureté de la carapace, nous faisons feu.

Est-ce simple curiosité ou véritable douleur, le crocodile sort de l'eau verticalement jusqu'aux pattes, et.... nos compagnons affirment qu'il est mort au fond de l'eau, ce qui est l'histoire accréditée de tous les crocodiles manqués. Mais, pendant que nous rechargeons nos carabines, sa grande gueule, à je ne sais combien de dents, s'ouvre soudain pour happer l'avant d'une pirogue qui suit la nôtre. Elle est montée pas deux Indiens; le plus lesté prend un harpon de cuivre de plus de deux pieds, fixé à une longue tige de bois de fer, et le lance droit au fond de la gueule du monstre.

La pointe produit une telle douleur sur ses amygdales, qu'il donne un formidable coup de reins; la pirogue est lancée en l'air comme un ballon, et les deux Malais, culbutés dans ce saut périlleux involontaire, retombent dans l'eau et gagnent la rive avec la rapidité que donne la frayeur. Le crocodile, qui a de ses dents rompu net le bois de fer, et gardé le harpon enchevêtré dans son râtelier, fait en l'air une énorme pirouette, la queue en

trompette et le ventre au soleil, si bien qu'un instant il nous apparaît dans son entier.

Aucune occasion aussi favorable ne se présente plus à nous : nous avons compté environ quinze apparitions de crocodiles pendant cette matinée, et j'estime qu'il y avait cinq ou six de ces énormes bêtes dans nos eaux.

— Tirez donc à l'œil! nous disait-on à chaque fois, comme si c'était chose facile à quatre-vingts pas, avec quatre ou cinq degrés d'angle. Mais la difficulté de notre chasse en pirogue, ses émotions palpitantes, et son danger, nous ont fait passer une bonne matinée; et vers midi, le soleil maintenant les amphibies au fond des eaux, nous battons en retraite, renonçant à l'espoir dont je m'étais longtemps bercé de rapporter dans ma famille une carapace noire longue de vingt-cinq pieds, et de la suspendre à mon plafond.

Le 22 novembre, se passait le second épisode. Nos voyageurs partaient à cinq heures du matin pour chasser les rhinocéros, sous la conduite des chefs des tribus environnantes.

Le champ de bataille devait être grandiose. C'était une gorge sauvage, creusée en demi-cercle, ayant environ trois lieues d'une extrémité à l'autre. Ils étaient au centre, de la courbe, sur le côté extérieur, dominant un ravin presque impénétrable et couvert en tous points d'une jungle épaisse, ce fouillis d'herbes et de roseaux de plus de quinze pieds de hauteur, qui est pour les hommes ce qu'un champ de blé mûr, dru et serré, est pour les lièvres. Là, plusieurs centaines de traqueurs les attendent, armés de fusils à pierre destinés à faire au moins du bruit. Le nombre des chasseurs indigènes répondait à la grandeur du champ de bataille; leur sang-froid et leur courage y répondaient-ils également? La première battue racontée par M. de Beauvoir va nous l'apprendre.

Les chefs de tribu emmènent leurs hommes en silence vers notre gauche; ils font un grand circuit pour doubler le ravin et l'envelopper sur nous. Du haut de notre coiteau, nous dominons l'endroit le plus resserré de la gorge, une petite clairière où coule le torrent. Y a-t-il chance que les grosses bêtes prennent cette route? Personne ne le sait, tout le monde l'espère!

Des hurlements aigus sur toute la ligne nous annoncent que la battue commence; la rangée des tirailleurs s'ébranle; nous, nous sommes prêts. J'ai armé ma carabine de sa baïonnette pour les cas désespérés, et chargé mon arme avec attention, car le danger est grand. Il paraît que, lorsque l'animal l'attaque, il vous broie en un instant d'un seul coup de ses énormes pieds, qui ont plus d'un pied et demi de diamètre.

Au bout d'un quart d'heure; deux coups de feu, tirés par les traqueurs, se font entendre : on a vu la bête!.... Alors quel est notre étonnement d'apercevoir en quelques instants, non-seulement le désordre sur toute la ligne, mais toutes les têtes de nos hommes au sommet des cocotiers! Avec un ensemble indescriptible, ils avaient lâché pied, et grimpant à l'envi les uns des autres avec l'adresse du singe (qui est évidemment dans leur nature), ils avaient déserté le sol et cherché un refuge dans les panaches dorés sur lesquels reposent en général les oiseaux. A cent pas de nous est un petit groupe de chefs; leurs serviteurs, armés de haches, font immédiatement des entailles dans de gros arbres impossibles à escalader autrement, et, en un court espace de temps, l'aristocratie javanaise peut jouer du télégraphe aérien avec son peuple de braves!.... Quant à nous, décidés à attendre de pied ferme et à conserver l'agilité de nos jambes pour courir sus à l'animal et le joindre à son passage, nous tentons de vains signaux, pour remettre en marche la colonne des grimpeurs. « Du haut de ces cocotiers, quatre cents poltrons nous contemplent, » s'écria l'un de nous pour consoler la rage des autres!....

Le malheur voulut que les chefs se mirent à donner d'une voix de Stentor des ordres aux traqueurs qui étaient à huit cents mètres de là : ils leur criaient de descendre, mais se gardaient bien de prêcher d'exemple. Le résultat de ce tapage agaçant était inévitable : la famille des rhinocéros escalade la montagne qui est en face de nous, mettant en fuite deux ou trois groupes d'indigènes littéralement perdus dans les grandes herbes. Nous ne voyons d'abord qu'une agitation dans la jungle, environ à neuf cents mètres de nous : les animaux dessinent leur course par une sorte de remous qu'ils soulèvent en s'avancant comme entre deux eaux dans cette mer d'herbes plus hautes qu'eux, et par le tortueux sillage que forme, en tombant, le taillis épais qu'ils brisent.

Nous faisons une course à pied, à toute vitesse, dans une coulée, pour les couper au demi-cercle, mais ce n'est que pour le plaisir des yeux. Avec nos lunettes seulement, nous pouvons distinguer trois masses grisâtres et énormes, en silhouette sur la crête du col opposé!..... En tête marche le mâle avec sa haute corne fichée sur le bout du nez, puis la femelle; le petit de la taille d'un buffle, trotte dans la voie frayée par ses immenses parents. A peine ont-ils disparu, que nos traqueurs sautent les-

tement à bas de leurs perchoirs, tout radieux d'être délivrés de la sainte horreur que leur inspire le *rhino-feroce*, comme l'appelle Ak-hem!

Deux autres battues suivirent la première, sans que l'armée des chasseurs indigènes ait pu parvenir à rétablir sa réputation, et sans que nos impatients et intrépides chasseurs français aient eu le bonheur de pouvoir loger une balle dans l'oreille d'un rhinocéros, ce qui est, paraît-il, la seule manière de le tuer, quand on n'a que des balles de plomb.

M. de Beauvoir s'en console en s'écriant :

Si je vous raconte que douze balles de fusil et deux de revolver n'ont pas abattu un des plus beaux monstres de la jungle, j'aurai au moins une fois évité d'être banal.

Après le pittoresque récit des chasses, M. de Beauvoir étudie les mœurs et les usages des populations. Il donne de curieux détails inconnus jusqu'ici; les illustres voyageurs ont pénétré bien avant dans les mystères et les secrets de la civilisation de l'Asie. Dans maints États de ces lointaines contrées; ils ont vu le prestige de la royauté, grand en apparence et dominant tout : la famille, la vie, la mort dépendent d'un caprice ou d'une colère; mais le roi régnant n'est pas celui que l'éclat environne; il n'est lui-même que le sujet des étrangers qui le gardent à distance, lui laissant l'ombre du pouvoir, et imposant leur autorité quand leurs intérêts l'exigent.

Les mœurs sont celles de l'Orient. La polygamie s'y maintient, et la multiplicité des femmes produit un monde fabuleux d'enfants, que la mort moissonne par mille causes plus ou moins régulières. Les harems ont leurs douleurs, leurs hontes, leurs révoltes; et parfois les rois y oublient jusqu'à l'honneur, jusqu'au courage.

La religion est un mélange de Bouddhisme exalté et de superstitions grossières. A côté des pensées élevées, nobles débris de la religion révélée et de la religion naturelle, on trouve l'adoration d'une tortue et d'un monstre doré. L'aberration se mêle au bon sens; c'est la créature à la fois civilisée et dégradée, cherchant un idéal perdu, et luttant par moments contre la force qui l'étouffe, l'étreint et la détruit pour mieux régner.

Le christianisme a pénétré en certaines parties du continent asiatique; et, à Canton, monseigneur Guillemain a obtenu à perpétuité une concession pour le culte catholique. Les missionnaires y séjournent, un collège y est établi, des sœurs de charité y veillent sur des crèches, qui réunissent, non les enfants des chrétiens, mais les petits abandonnés que la foi et la pitié arrachent à la mort pour les élever, et en faire un jour d'heureuses familles qui se groupent autour de la mission.

Le Père Larenaudie a apporté en Asie toutes les connaissances modernes; depuis plus de vingt ans qu'il habite le pays, il y est aimé, vénéré; le prestige de la science, uni à celui de la bonté, lui donne une grande influence.

Le second volume du *Voyage* de M. de Beauvoir est orné de gravures reproduites d'après des photographies rapportées par l'auteur et représentant les types indigènes, les monuments, les scènes diverses. Il est au moins aussi intéressant que le premier; sa lecture repose et instruit; on sent la vérité sous ce style jeune, vif, original, et qui fait deviner dans l'auteur un homme de cœur et de talent.

V^{te} L. DE DAX.

LETTRES DE NOS ABONNÉS.

Monsieur le Directeur.

Vous avez publié dans le journal *la Chasse illustrée* un article très-flatteur pour moi, sur une manière nouvelle de prendre les carpes avec lignes montées sur caoutchouc; je vous prie de faire insérer dans un petit *P. Scriptum*, que l'invention n'est pas de moi, mais bien de ce brave Didier, mon confrère en Saint-Pierre.

J'ai pratiqué son système, avec lui; je l'ai peut-être aidé de mes faibles lumières (pas le système); mais je lui laisse toute la primauté de cette *sublime* invention.

Agréé, etc.

HENRY MOULTON.

COMMENT ON DEVIENT UN CHASSEUR DISTINGUÉ.

Si un braconnier lui offre à boire, le garde doit accepter; le vin délie la langue et c'est un sûr moyen de surprendre les secrets de ce mauvais drôle.

Il s'abstiendra rigoureusement de lui payer le moindre litre : il compromettrait la dignité de son maître dans sa personne par cette familiarité.

**

Une belle chasse est autrement difficile à sauvegarder qu'une jolie femme.

PLICK.

(1) Chez Henri Plon, imprimeur-éditeur, rue Garancière, n° 10. Prix : 4 francs.